

LES VOYOUS ET LA RÉVOLUTION



Dans leur rapport à la politique, la prise de conscience des voyous est un phénomène nouveau. Il existait bien dans le passé des exceptions telles que la bande à Bonnot, mais aujourd'hui et plus particulièrement au cours de ces dernières semaines, la révolte des voyous dans les prisons a pris un caractère de masse. Prendre politiquement position n'est plus le fait de quelques voyous, mais de milliers d'entre eux. Les journalistes, comme à l'accoutumée, ont mis l'accent sur le côté spectaculaire de la révolte dans les prisons, mais aucun n'a vu qu'une conscience politique nouvelle était née sur un terrain de lutte précis et qui n'a que très peu de choses à voir avec la lutte des classes, car les voyous ce n'est pas une classe sociale, mais une couche sociale. La révolte du voyou est avant tout individuelle. Sa révolte est la sienne, elle lui appartient.

Ce n'est pas par solidarité ou intérêt de classe ou parce qu'il appartient à une couche sociale déterminée que le voyou est un révolté, mais bien parce qu'il est un individualiste forcené. Ce qu'il exprime dans sa révolte, ce n'est ni plus ni moins qu'un refus absolu de la Loi en général et du pouvoir qu'elle représente, c'est-à-dire un refus du code social.

La révolte du voyou est viscérale, sa haine de la société est totale, il est vrai que le voyou ne cerne pas bien les raisons de cette révolte ; il ne se pose d'ailleurs pas, au niveau de sa vie quotidienne, de questions sur tous ces problèmes ; cette révolte il la sent et la vit, un point c'est tout, le reste n'est que du cinéma.

Au moment où le voyou vole, s'il sait très bien qu'il vaut mieux ne pas se faire prendre et qu'il viole la Loi, il n'a absolument pas conscience que l'acte qu'il commet à cet instant est potentiellement révolutionnaire, dans la mesure où il remet en question par cet acte même le jeu tout entier d'un système, parce qu'il le court-circuite complètement. C'est en ce sens que le vol est subversif. Mais tout cela n'est que le résultat d'interprétations faites par ceux qui construisent de grandes théories à partir d'une pratique, celle des autres, en l'occurrence et présentement celle des voyous.

Mais si le voyou vole, c'est parce que ça l'arrange tout simplement et le reste il s'en fout, il ne va pas se poser de questions pour savoir si ce qu'il a fait est ou n'est pas potentiellement révolutionnaire.

Voilà ce que je voulais dire d'abord. Il va de soi que maintenant il s'agit pour le voyou de faire un choix et que ce n'est pas si simple de passer d'une pratique délinquente à une pratique révolutionnaire.

Par exemple, il n'est pas du tout certain que les voyous qui se sont révoltés dans les prisons viendront tous à la révolution, mais beaucoup d'entre eux ayant participé au mouvement de révolte se poseront des questions. Ce qu'il fallait mettre en avant, c'est que cette prise de conscience politique, récemment née, est devenue maintenant irréversible et qu'elle ne peut que s'accélérer. C'est en quoi le mouvement de révolte dans les prisons françaises aux mois de juillet et d'août constitue un tournant historique en ce qui concerne la politisation des voyous.

Je me souviens encore de discussions où, entre voyous, nous disions : « Le jour où les voyous se décideront à faire la révolution, ça ne trainera pas. » Toute la question est là : quand les voyous se décideront-ils ? Pour ma part, je peux répondre car voyou je l'ai été pendant plusieurs années et je peux dire aussi que je l'aimais bien cette vie de voyou, ma vie. On ne connaît pas très bien, même si on l'imagine assez bien, ce qu'est la vie de voyou. Il y a des moments difficiles, la solitude, le danger, mais on s'y habitue car la clandestinité on la vit en permanence. Etre voyou, c'est au fond une profession, c'est là qu'il y a une différence entre le loupard et le voyou. La règle d'or, c'est de ne pas se faire prendre. Et puis il y a les bons côtés, le fric, les copains, les filles. Parce qu'on a de l'argent, on vit très bien : les voyages, les belles voitures, les palaces, etc. La vie est facile, on la vit vite parce que l'on peut dépenser beaucoup et on dépense énormément, sans compter ni réfléchir. Dans cette vie, on a l'habitude de rencontrer le bourgeois, on est assis à côté de lui dans les boîtes de nuit, on le retrouve dans les hôtels et les restaurants, mais on ne l'aime pas et pour cause. Ce n'est pas parce que nous vivons cette vie de luxe que nous oublions nos origines sociales, nous savons très bien d'où nous venons, à nos yeux le bourgeois c'est le cave et l'allié des flics, notre ennemi principal. Face aux flics, tous les voyous de la terre sont unis. Pour le reste, ce sont nos histoires et nous avons pour habitude de les régler entre nous.

Je pourrais parler du milieu, je le connais assez bien même si je m'en suis toujours tenu à l'écart. C'est important de dire qu'aujourd'hui, la nouvelle génération des voyous est sauvage. Elle entretient des rapports avec le vieux milieu, complètement sclérosé, qui existe et fonctionne toujours, mais elle n'en fait pas partie.

C'est vrai que le milieu, c'est un peu la société bourgeoise en miroir, avec sa hiérarchie et ses pouvoirs ; c'est vrai aussi qu'un certain nombre de voyous du milieu prêtent la main aux flics et aux bourgeois au moment des élections. Mais, si cela est vrai, il faut bien voir que les voyous « de droite » ne le sont bien

MARGE N° 3 - Sept.-Oct. 1974 - Prix : 2 F

Directeur de la publication :
Gérald DITMAR

Editeur : S.A.R.L. « MARGE »,
341, rue des Pyrénées, 75020 PARIS.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1974.

Composition et Imprimeur :
IM.PO., 65, rue du Fg-St-Denis, 75010 Paris.

Tirage : 5 000 exemplaires.

POURRITURE DE JUSTICE

COMMUNE A COLMAR

LES 19-20-21 et 22 OCTOBRE

POUR SOUTENIR SERGE LIVROZET

Article en page 8

souvent qu'en contrepartie de privilèges spéciaux qui leur sont accordés, passe-droits et aussi pour du fric en quantité suffisamment importante pour faire d'un voyou qui se fout totalement de la politique un voyou « de droite », le temps d'une campagne électorale. Je ne prétends pas soutenir que les voyous de droite n'existent pas, ce que je veux dire c'est qu'ils sont peu nombreux. Par contre, le cœur de la grande majorité des voyous est du côté du peuple, parce que le voyou en vient. Qui mieux que lui connaît la rue, les ruelles tortueuses, les chambres misérables, la zone, tout cet environnement qui fut celui de son enfance ? Marginal, marginalisé, il l'est depuis son enfance. C'est toujours par réaction à ce milieu social qu'il se cabre, se révolte et hurle qu'il ne sera jamais un ouvrier comme son vieux et les amis de ce dernier, que lui n'acceptera pas d'aller se faire enculer à l'usine, que lui aura recours à tous les moyens pour ne pas y aller et pour avoir ce fric qui a tant fait défaut à sa famille et à lui-même. Là commence la délinquance.

Mais il arrive un moment dans cette vie de voyou où il n'est plus possible de ne pas se poser de questions, et pour un voyou sorti du bas peuple la vraie question n'est plus de vivre et de profiter le plus possible de cette vie, mais de changer cette société pourrie qui sécrète les causes de sa délinquance. C'est ici que la marche du voyou vers la révolution commence, et c'est ainsi que je suis devenu, après avoir été un voyou, un révolutionnaire.

Mais ce passage ne s'est pas fait comme ça, si facilement. J'ai réfléchi, j'ai lu, j'ai cherché. Les gauchistes par exemple, avec leurs grandes théories, leurs grands mots et leurs petits chefs, me faisaient plutôt chier qu'autre chose. Je ne voulais pas non plus tomber dans le piège de type syndical ou conformiste où lutter pour certains ne consiste qu'à voir un certain nombre de revendications satisfaites sans comprendre que la lutte principale à mener est une lutte globale et que le combat des voyous qui se politisent et celui des anciens taulards, s'intègrent dans un combat beaucoup plus vaste qui est la lutte révolutionnaire. Avec mes amis, des voyous également passés à la révolution, on en parlait et on était tous d'accord sur ces questions, et puis il y a eu la fondation du Mouvement Marge dont l'objectif est de rassembler ; c'est à ce moment que j'ai mordu et qu'avec d'autres copains, on a adhéré à ce mouvement (voir le numéro 1 de *Marge* : « Lettre d'un marginal », où j'explique mon adhésion à ce projet). Dire que le jour où les voyous se décideront à faire la révolution ça ne traînera pas, ce n'est pas prétendre que les voyous se radicalisant vont remplacer la classe ouvrière et devenir la force motrice de l'histoire. Les voyous, comme les autres, ne pourront jamais parvenir seuls à transformer la société ; ce qu'ils peuvent peut-être faire, c'est mettre à la disposition des autres marginaux une certaine expérience. Cette solitude, peut-être plus que d'autres, les voyous la ressentent particulièrement ; rejetés par les uns et les autres, ils ne peuvent que se reconnaître et je les reconnais ainsi que ces autres marginaux que sont les drogués, les homosexuels, les femmes qui se battent pour leur libération, les immigrés, les fous... comme nos, comme mes frères de lutte.

Il est intéressant à ce sujet de voir que la classe ouvrière, elle, ne se reconnaît pas du tout dans la révolte des taulards, qu'elle ne se sent non seulement pas du tout concernée, mais aussi aucunement solidaire de ce sous-prolétariat, alors que non seulement il en est issu, mais que, lui, sous-prolétariat, il se reconnaît et se sent solidaire des luttes ouvrières. Le mouvement de révolte aura mis une fois de plus à jour le rôle particulièrement réactionnaire des syndicats... les masques sont tombés.

Pour conclure cet article, je voudrais insister sur la nécessité qu'il y a à ce que tous les marginaux se rassemblent, et en particulier et sans vouloir jouer les anciens combattants, je voudrais dire aux loubards que le moment est peut-être enfin venu de réfléchir un peu aux raisons pour lesquelles nous sommes devenus des délinquants, et que le temps n'est plus de faire n'importe quoi, n'importe comment, car seul on ne peut rien changer, de cela je crois que tout le monde est conscient. Ce que vous faites, je le faisais il y a dix ans, mais à cette époque les jeunes délinquants et les voyous ne se politisaient pas comme aujourd'hui et on n'avait pas d'autres alternatives pour exprimer notre haine de cette société que de casser parfois pour rien.

Mais aujourd'hui, il y a le Mouvement Marge, c'est-à-dire qu'il existe une possibilité d'un vaste rassemblement de réfractaires, d'insoumis, de nomades, de voyageurs, d'indomptés, de révoltés, tous ces damnés de la terre qui se réunissent dans cette horde de loups que nous sommes (voir *Marge* N° 1 : « Pourquoi Marge »). Nous faisons peur car nous échappons aux analyses classiques libérales ou marxistes, quant aux autres, il faudrait qu'ils sachent qu'à jouer avec le feu on finit toujours par se brûler, et qu'il ne faut jamais chercher des histoires à des gens qui savent ce que c'est que le feu pour l'avoir pratiqué.

Les voyous se politisent, se décident enfin à faire la révolution, et les voyous sont toujours pressés. Il paraîtrait qu'au Mouvement Marge il y en a déjà beaucoup avec d'autres désespérés qui n'ont rien à perdre et qui vivent de cet espoir, que cette fois ça ira très vite. Depuis ces jours où les voyous ont décidé de faire la révolution, cela pourrait peut-être aller encore plus vite.

Laurent MARTI.

TROIS MOIS ONT PASSÉ

— Propos mal à propos, propos en marge d'une autocritique.

1. *Quelle pratique propose MARGE ?... Celle que propose celui qui pose cette question !*

Plutôt que d'élaborer une théorie, *Marge* se propose de construire un discours, celui qui annonce la rumeur qui gronde.

Plutôt que de définir une pratique, *Marge* se propose d'adopter un comportement, celui qui annonce le réseau qui se ramifie.

Las de la caduque distinction académique « théorie » et « pratique », les « gens de Marge » ont préféré se fondre et se confondre dans leurs discours et leurs comportements qui les ramènent à leur quotidien et à leur vie et qui tissent d'ores et déjà l'immense toile d'araignée du « réseau Marge ».

L'une des critiques adressées à l'encontre d'un aspect de la « praxis de Marge » a concerné la réunion hebdomadaire rituelle : le blabla comme ont dit certains. Et à ceux-là, je ne suis pas loin de leur donner raison car les réunions n'ont un sens que si elles permettent la rencontre ; or certaines de ces réunions se sont rapidement instituées en scènes de théâtre où ont évolué certains ténors, toujours les mêmes, qui, maniant bien les mots, ont, par la longueur et la fréquence de leurs interventions, censuré la parole des autres. Dans ce jeu répétitif, qui gratifie quelques-uns et frustre beaucoup d'autres, seule circule la pseudo-parole et finalement il n'en ressort qu'une pénurie au niveau relationnel et créatif. Au lieu de croupir sur son fondement et de s'écouter croasser, le groupe « Marge » peut se constituer tour à tour : groupe d'étude et de recherche (rédaction d'articles collectifs par exemple), groupe de liaison (échanges avec d'autres groupes en les recevant ou en allant les voir), groupe de diffusion (ventes collectives des journaux et pratiques d'intervention), groupe d'action (à définir par et pour chaque groupe), groupe de fête (bouffe et musique), etc. Chaque groupe, enrichi d'une expérience nouvelle, pourra en faire profiter les autres, mais ceci en se méfiant de la notion d'exemplarité car l'exemplarisme s'arroge trop vite un pouvoir sur l'exemplarisé et parce que les meilleurs enseignements sont toujours tirés de ses expériences propres.

Quoi qu'il en soit, discours et comportements traduisent la manière d'exister du groupe et c'est à chacun d'entre eux de faire preuve d'imagination et d'originalité et cela au nom de la pluralité marginale.

2. *L'aliénation ne passera pas.*

Dissensions et conflits sont souhaitables parce que signes de vie.
Accusations et calomnies sont exécrables parce que signes d'ennui.

Pour couper court aux éventuelles tentatives de surveillance ou de commérages au sein de « Marge », il convient de rappeler que l'une des raisons d'être de ce mouvement est de hurler l'indépendance et la liberté de chaque individu. « Marge » ne doit pas reproduire le militantisme le plus étriqué et le plus contraignant et encore moins pérenniser la convoitise et le ressentiment et cela, même si l'on doit perdre en efficacité à court terme, sinon ce mouvement sera mort-né. Chacun vient avec sa personnalité et ses moyens et donne ce qu'il veut, sous la forme qu'il veut, et cela sans obligations, ni culpabilisation ou c'est à nouveau l'enfermement. Chacun peut se garder un peu de mystère si ça lui fait plaisir et cela sans que le nez sale d'un autre vienne y fouiner ; à « Marge » il n'y a pas de flics, les procédures d'exclusion ou d'excommunication sont inconnues. Je rappelle à ceux qui ont un trop-plein d'agressivité qu'il ne faut pas se tromper de cible, les priorités à abattre ne sont ni à « Marge » ni dans des groupes politiquement proches, mais ailleurs. Avant de regarder les autres, regarde-toi toi-même ; il est plus facile à quelqu'un qui n'a rien à perdre de se dire révolutionnaire et si celui-là ne supporte pas la rencontre avec d'autres venant d'azimuts différents, il peut toujours se recycler dans les revendications salariales syndicales. Quant à ceux qui ont l'intention de venir à « Marge » avec une quête permanente d'assistance, avec l'intention de prendre plutôt que de donner sous prétexte qu'ils sont nécessiteux, nous leur fournirons charitablement les adresses d'organisations chrétiennes. « Marge » n'est ni un refuge, ni un asile, ni un lieu thérapeutique et n'a nullement l'intention de replâtrer les dégâts de cette société. Les « gens de Marge », parce qu'ils sont redevenus Hommes, sont tous des aristocrates : chaque individu est roi à « Marge ».

Remarque remarquable : pour répondre à un marxiste qui m'avait appelé « camarade » et qui s'étonnait de mon sourire, je l'informe, qu'à « Marge », nous sommes personnalisés et que nous nous appelons comme nous voulons (nom, prénom ou surnom) et ceci non obligatoirement précédé d'un titre anonyme stéréotypé comme : « Monsieur », « mon frère » ou « camarade » ; ce genre d'attribut possède un avant-goût impératif et uniformiste ; il relève, non pas de l'appellation, mais déjà de l'interpellation et annonce la répression et ses matricules.



3. *Le « centralisme de fait » est défait.*

Chaque individu est le centre de l'univers.

Un groupe provincial a exprimé sa méfiance en ce qui concernait la « centralisation de fait » auprès du groupe originel des informations, du courrier, du journal. Cela est vrai, mais il est évident qu'un groupe prenant une initiative en a pleinement le contrôle au début et tant qu'il est seul ; maintenant le temps est venu de la décentralisation : le groupe parisien a éclaté en plusieurs groupes tandis que d'autres groupes se sont spontanément constitués à Paris, en province, à l'étranger. En ce qui concerne le journal, n'importe quel groupe peut en assurer tour à tour la prise en charge globale (rédaction, impression, financement et diffusion) : il lui suffit de le dire au groupe qui avait assuré la parution précédente.

Ceci étant, il n'est pas sain de raisonner en termes de compétition ou de surenchère inter-groupes ; mieux vaut tendre à une complémentarité. Il appartient à chaque groupe d'exister en fonction de ses originalités, de faire ses choix, d'avoir des projets et de se donner les moyens de les réaliser.

4. *Redéfinir le militantisme ?*

Militer, c'est se chercher.
Exister, c'est autre chose.

D'abord et pour commencer, « militant » et « militaire », ça se ressemble trop et il n'est pas question de jouer au petit soldat. Pas question non plus de reproduire le « militantisme vulgaire » : le pauvre type, aliéné et contraint, à qui on amputera une grosse part de son salaire, à qui on commandera des devoirs quotidiens à accomplir et à qui on distribuera des bons ou des mauvais points. S'il est docile et obéissant, il gravira les échelons de la hiérarchie de la même façon que dans le système soi-disant combattu. Et de fait, trompé et abusé, le militant n'aura réussi qu'à doubler ou tripler son temps de travail aliénant avec l'illusion d'avoir existé un peu, alors qu'il n'aura été que davantage manipulé. Au bout du compte, il aura travaillé plus qu'un autre pour être con et content.

Je ne parle pas des militants météores qui traversent tour à tour plusieurs organisations politiques à la recherche de bénéfices primaires ou secondaires et qui n'expriment en fait qu'une quête affective jamais assouvie.

Alors que faire ?... Chacun peut accomplir les tâches de son choix selon ses désirs et ainsi le travail se partage naturellement, étant bien entendu qu'il reste toujours des tâches rebutantes qui doivent être faites, mais que, se sentant non contraints, un ou plusieurs peuvent choisir de se faire une douce violence. Ceci, fonctionnant selon le schéma « j'aime le faire » ou « je me sens motivé », pourrait relever d'un « désimilitantisme », mais cette notion reste bien ambiguë. Il faut espérer que la pluralité des goûts pourra recouvrir la pluralité des choses à faire.

Ce paragraphe ne fait que poser le problème, je crois qu'il n'y a pas de solution globale : chacun apporte sa réponse et s'y conforme (« pluri-militantisme »).

Pour ma part, il m'est désagréable d'apporter aux autres la « bonne parole » de la même façon que je n'aime pas la recevoir. J'ai le désir que d'autres viennent à « Marge », mais il est plus important que ces autres aient eux-mêmes le désir d'y venir. Les organisations politiques s'accroissent en nombre par l'adhésion, terme hypocrite qui masque en fait un véritable enrôlement assuré par un matraquage idéologique ; à l'opposé, les gens viennent à « Marge » par un jeu d'attraction-sédution, ils sont attirés et conquis simplement par l'existence même de « Marge ».

Il vaut mieux faire envie que pitié (« anti-militantisme »).

Redéfinir le militantisme ?... Dans notre histoire s'inscrira la réponse...

5. *Créons des groupes « Marge ».*

La recherche de la rencontre permet la rencontre de la recherche.

Le groupe « Marge » se constitue spontanément à partir de quelques individus qui se reconnaissent dans le mouvement « Marge » et qui éprouvent le désir d'exister ensemble et de faire quelque chose ensemble ; ils se coordonnent alors horizontalement avec les autres groupes existants. Ce groupe, pleinement autonome, fait ce qu'il veut, où il le veut, quand il le veut et comme il le veut. Les individus se regroupent essentiellement par affinité en tenant plus ou moins compte des exigences géographiques ; ils sont ensemble parce qu'ils s'aiment.

Dès lors, la dynamique du groupe potentialise la dynamique propre de chaque individu qui le compose ; ce groupe-noyau possède une énergie considérable due à cette surcomplémentarité intra-nucléaire, cette énergie se libère et c'est la bombe à énergumènes.

Le groupe est partout dans l'espace : il peut migrer, éssaimer, se nomadiser. Le groupe est partout dans le temps, il a le temps, le temps dans ses trois dimensions : son passé (son résumé, son enseignement, son autocritique), son présent (ses rencontres, son plaisir, le vécu de son expérience), son avenir (sa recherche, son imagination, sa créativité). La multiplicité des groupes et la pluralité des expériences assurent l'irrécupérabilité, l'inaliénabilité, l'inaltérabilité du mouvement.

De quelque côté que la Marge se regarde, elle est majestueuse comme Chéops... et pourtant, pas de pyramide : le groupe « Marge » c'est la base, le groupe « Marge » c'est le sommet.

6. Lutte des classes et marginalité.

La lutte des classes, c'est l'opium du peuple.

Comment parler de libération par la lutte des classes quand l'ouvrier ne cherche qu'à s'identifier au bourgeois, quand l'esclave ne cherche qu'à s'identifier au maître et quand on nous propose encore une dictature, fut-ce celle du prolétariat ?... C'est vrai, il y a des classes, couches et catégories sociales, mais le combat doit être mené plus profondément : dans les couches de mentalité.

Pourquoi ce départ à partir de la marginalité ?... Parce que c'est dans les poubelles de cette société décadente qu'on trouve les germes de la révolution. La grande invasion ne viendra pas de l'Est avec les fils du soleil levant, mais de tout près, de l'intérieur, de dessous nos pieds : les cohortes de marginaux, les hordes de barbares, ces ombres de nous-mêmes sales, visqueuses et grimaçantes sortiront des caves, des caniveaux et des égouts et éclabousseront de leurs miasmes la bêtise instituée ; les gens des hautes sphères ont conquis la lune, les gens des bas-fonds conquerront le soleil. Ceci, je ne l'affirme pas à partir d'une analyse sociologique précise, je le ressens viscéralement et je le visionne...

...Vive la Frange...

Mais qu'est-ce que « Marge » ?... Un monstre diabolique, une hydre à mille têtes disparates : on en coupe une et il en repousse dix, encore effrayantes, encore différentes, encore plus voraces.

Mais que veut « Marge » ?... Changer le monde...

Changer le monde ?... Et même si l'on n'y arrive pas, on a raison d'essayer...

Daniel LADOVITCH.

LES TERMITES

Non contents de pourchasser les toxiques dans la rue, le métro, les squares, les quais, les flics s'en prennent maintenant aux centres de post-cure.

Déjà, les forces de répression brillaient par leurs actions d'éclat, en matraquant les manifestants gauchistes et anars qui ont toujours le tort de vouloir un peu moins d'injustice et d'oppression dans cette société pourrie.

Déjà, les flics « donnaient l'exemple » en volant l'argent manqué par les freaks et en brisant les guitares de ceux qui osaient jouer dans les couloirs du métro. Ils n'ont jamais compris grand-chose à « PEACE, LOVE and FREEDOM », les flics. On l'a vu encore dernièrement, lorsqu'ils se sont amusés à gazer des travailleurs immigrés dans les sous-sols d'un commissariat parisien.

Les flics, les gendarmes, les R.G. s'en prennent à présent aux centres pour toxiques. Au centre « Lumière et Liberté », nous avons déjà subi 73 descentes de la « Maison Roico ». Des descentes pénibles, avec la série des vexations, d'humiliations et d'agressivité fasciste que cela comporte à chaque fois : fouilles, contrôles d'identité, manches relevées, inspection des traces de shooteuse et des tatouages, interrogatoires prolongés de mecs sortant d'H.P. et qui n'y comprennent plus rien...

Les flics ont même tellement flippé qu'ils sont venus chercher un mec du centre, envoyé ici par l'Hôpital Marmottan, pour l'emmener de force dans leur fourgon au poste de police, l'interroger, lui relever les manches de chemise, vérifier son identité (et l'anonymat ? ...Connais pas ?...) et essayer de le faire chanter.

Ras le bol !

Les prisons font partie du même système répressif. Jean-Gabriel, un jeune toxico, actuellement détenu à la maison d'arrêt de Toulouse (18 bis, Grand-rue Saint-Michel, 31000 Toulouse), écrit à la communauté pour être hébergé ici à sa sortie. On lui répond : « O.K., baba, tu as ta place qui t'attend ». En on lui envoie des timbres à 50 centimes pour qu'il puisse correspondre. Résultat : « Timbres interdits. Lettre refusée ». La censure de la prison a ouvert la lettre et nous l'a renvoyée (le 18-07-74) sans la lui passer.

Ça suffit « Cet Etat policier ne durera pas éternellement. Déjà, les sociétés dites avancées craquent de toutes parts. En France, après dix ans de dictature gaulliste, la jeunesse s'est soulevée en Mai 68 aux cris de :

PLATEFORME MINIMUM COMMUNE POUR UN FRONT MARGINAL REVOLUTIONNAIRE

1. — Dans les luttes en cours que mènent tous les exploités contre l'impérialisme mondial, nous sommes dans le camp des opprimés. Notre démarche prend sa spécificité dans la remise en question totale du système capitaliste. Le système répressif en place, aussi bien que les forces traditionnelles de la gauche, nous rejettent dans un vécu et une théorie « marginale », autant dire nous nient. Alors que nous prétendons au contraire assumer notre situation historique pleinement et ouvertement. En effet :

1. Les idées et pratiques que nous véhiculons ne sont nullement marginales, mais centrales, et recourent aux lignes de force et de contradiction du système.

2. Si nous sommes quantitativement une minorité, nos motivations politiques et sociales sont, sous forme concentrée, celles-là même qu'on retrouve dans les formes de luttes les plus radicales, aussi bien dans le prolétariat, la paysannerie, que chez les étudiants, les lycéens, et dans tous les lieux où le système se trouve mis en cause.

3. Le concept de marginalité est directement lié à une contradiction fondamentale de cette société qui prétend possible une libération de l'individu à l'intérieur de cette société, en opposition à l'insatisfaction réelle des masses imposée par les besoins de la production et du maintien de l'ordre.

En ce sens, la marginalité met en question directement l'idée dominante de normalité.

II. — Nous reconnaissons être déterminés par la réalité capitaliste (privée ou d'Etat) ainsi que par l'évolution de la prise de conscience globale du prolétariat mondial et par ses luttes, de même que nous reconnaissons être déterminés culturellement par le pouvoir bourgeois et en réaction à lui.

— Nous accusons le système capitaliste de déterminer un code social répressif et aliénant, ainsi que la destruction écologique de la planète. Nous affirmons que cette évolution ne pourra se perpétuer indéfiniment.

— Nous accusons le système capitaliste de déterminer de façon cyclique pour assurer sa survie, la destruction du prolétariat et des stocks de production par la guerre, la violence quotidienne...

— Nous sommes le produit de l'histoire, nous nous devons maintenant d'assumer notre spécificité en tant que marginaux révolutionnaires.

— Nous nous démarquons des groupes gauchistes en ce que :

● nous ne nous identifions pas aux luttes du prolétariat et ne prétendons pas en être l'avant-garde ;

● nous refusons de séparer notre vécu quotidien d'un militantisme politique ;

● nous refusons toute idéologie, ayant pour finalité la mise en place d'un pouvoir autoritaire d'une minorité ou d'une classe hiérarchisée.

III. — Notre volonté première d'échapper au maximum aux entraves du système de non-vie, notre volonté première de rompre avec le sacrifice de soi, ou bien avec les mythes bourgeois (travail — famille — patrie), ou bien avec les futurs lendemains (révolutionnaires ou écologiques) qui chantent, n'échappe pas dans le présent aux nécessités inhérentes à la totalité du mouvement qui bouleverse le vieux monde.

Tous les mouvements, des plus réformistes aux plus radicaux, ont leur propre nécessité.

Au niveau de l'efficacité révolutionnaire, nous pensons que la première pratique que nous devons avoir est de s'insoumettre au maximum et cela ne veut pas dire se couper de la lutte des classes, notre ennemi est le même que celui du prolétariat.

Notre pratique immédiate se définit par notre refus et notre impossibilité de parcelliser notre vie quotidienne.

Si notre mouvement vers la marginalisation se mar-

que surtout par notre refus d'être à l'intérieur de structures hiérarchisées, où qu'elles soient, nous nous trouvons de fait devant l'alternative communautaire.

La vie en groupe ou en village communautaire est une nécessité pour mettre en évidence, puis réduire petit à petit, nos différents blocages, compte tenu que la désaliénation ne suit pas d'autre chemin que celui de l'aliénation.

Mais l'expérience individualiste nous paraît aussi indispensable pour mettre en valeur notre potentiel créatif et pour s'assumer d'une façon autonome, sans projection ou appui auprès d'une « mère » ou d'un « père » responsable. Il ne s'agit pas non plus de se poser comme objectif à atteindre un rêve inaccessible, un point de fuite permettant d'échapper et de subir une contradiction bien présente ; mais il s'agit quand même de vivre l'utopie au présent.

Nous refusons la marginalité qui se limite à la pratique de l'agriculture biologique coupée de toute réalité économique et sociale ou encore à la fuite exemplariste plus ou moins mystique.

Nous refusons la marginalité existentielle géographique (urbaine ou rurale), refuge où la communication privilégiée au sein d'un groupe implique la rupture avec la réalité du monde.

Notre plus ou moins grande aliénation au système économique capitaliste s'étend depuis notre propre capacité à créer des unités de production ou autres, jusqu'à celle de profiter, de biaiser, de se démerder, de faire d'autres circuits de distribution, de récupérer à l'intérieur de notre société d'abondance, ou d'y participer en travaillant selon des espaces-temps limités.

IV. — A partir de notre pratique nous proposons :

— La création immédiate de bases de vie non parcellisées (vie affective et créative sur le même territoire) et écologiques qui soient des terres d'accueil au présent et territoire libéré au futur.

— La mise au point technique d'un mode de production écologique (agriculture biologique, technologie douce, pas de secteur tertiaire) qui seul pourra déterminer un code social non répressif.

— Liaisons, entraide entre tous les marginaux par rapport au circuit de production et de distribution.

— Organisation de circuits parallèles.

Nous proposons aussi :

— La diffusion de nos idées en particulier par l'intermédiaire d'un journal ouvert sur les milieux ouvriers, paysans et étudiants en révolte, sans concessions ouvriéristes vis-à-vis des aliénations historiques du prolétariat.

— La création d'une organisation devant prendre en charge le financement et le fonctionnement du journal, des bases de vie et des rencontres, organisation devant être également à l'origine d'actions directes clandestines.

— L'approfondissement théorique de nos idées à partir de confrontations régulières des différentes tendances du front.

— La participation active avec nos propres formes de lutte à la lutte de classes, aux combats contre l'impérialisme, le colonialisme dans nos régions.

— La solidarité dans la lutte de tous les autres rejetés, laissés pour compte, marginaux de la société, c'est-à-dire prisonniers, psychiatisés, minorités culturelles et ethniques.

N.B. : On espère de nombreux contacts — écrire à F.M.R. « Les Marousses », 31610 BOULOC.

Les groupes rédacteurs de ce texte tiennent à dire qu'ils sont très insatisfaits du langage et de la forme employés et que l'évolution de cette plateforme sera déterminée par leur pratique.

FRONT MARGINAL REVOLUTIONNAIRE.

EN MARGE, A LA MARGE

Les égouts sont parallèles aux banques.

La culture parallèle c'est toujours de la culture... à détruire.

Depuis Mai 68 (debout les culbattants de la rue Gay-Lussac, l'heure de passer à la caisse est arrivée) fleurit sur la rive gôche par fac interposée une nouvelle manière de faire du fric.

Avec de petites idées, un registre du commerce, une bonné offset et quelques agrafes, on se fabrique un bon piège à cons et une notoriété d'homme de lettres.

Les parallélisants portant dans leurs jeans made puce Saint-Ouen toute la misère du tiers-monde ont le geste vif pour Hare-Krisna le bifton.

Nous avons perdu assez d'encre à décrire cette fiente constitutionnelle de l'underground parisien.

De toute façon nous avons encore quelques bidets de libre pour les évacuer.

La révolte est Moi donc en marge de Tout.

Etre en marge signifie refuser toute idéologie, toute organisation, tout groupe, tout homme.

Nous n'avons que faire du militantisme besogneux. Regardez la gueule d'un militant et d'un C.R.S. et jouez au jeu des sept erreurs.

La révolte ne supprime pas du cerveau mais est défectueuse à la gueule des pouvoirs par les tripes.

Vienne le jour où les loups solitaires pénétreront dans la capitale pour y inventer l'âge d'or !

Michel BLAY — Pierre DRACHLINE.

« Dix ans, ça suffit ! »

« De Gaulle au musée ! »

« De Gaulle à l'hospice ! »

« Tout Etat est policier ! »

« C.R.S. = S.S. »

« Flics : Fascistes, Assassins ! »

Et autres : « Rome - Berlin - Varsovie - Paris ! ».

Depuis, bien des édifices du système oppressif ont sauté. Les institutions hiérarchiques, les bases de ce système, sont déjà bien sapées. Partout, les termites font leur travail. Il faut tout faire pour y contribuer.

Peu importent les moyens employés. Ce qui compte, c'est l'efficacité.

Que l'on soit chrétien, bouddhiste, musulman, disciple de Maharaj Ji ou athée, trotskiste, mao, socialiste libertaire, situationniste, guévariste ou « apolitique » ne change pas grand-chose à l'affaire.

Cette société est fondée sur l'exploitation de l'homme par l'homme et sur l'autoritarisme. Elle doit sauter.

Ce système est le contraire de l'amour. Il faut le faire craquer, le briser une fois pour toutes.

P.S. — Oui, petits frères toxiques, freaks et autres babas, c'est un article politique. Mais ce n'est pas seulement en se défendant la gueule, en se faisant péter la tête, qu'on pourra foutre en l'air le système et vivre en harmonie. Rien de nouveau : une seule solution : la révolution !

Alain F. REVON.

Groupe Marge Limoges.

TROP TARD POUR MOURIR

Par les balayeurs nègres au regard voilé par ta crasse
Par les chômeurs traînant leurs pas épuisés dans tes
[rues hostiles]
Où chaque fenêtre de chaque immeuble est un regard
[qui les traque]

Par les mendiants aux bras gangrenés
Agitant leurs moignons sales, implorant ta pitié
Par les junkies comme des soleils assis illuminant
[ta saleté]
Par les chiottes des cafés aux murs maculés de sang
[séchés]
O, ville, ville, j'ai sacrifié ma vie au dégoût que tu
[m'inspires]

Toi l'insatiable qui prend tout sans rien donner
Que la haine sinistre de tes murs décrépis, des
[concierges vomissant]
Les aigreurs de leurs vies de taupes lubriques et
[frustrées...]

Par les adolescentes agonisant dans la poussière des
[caves]
L'aiguille de leur shooteuse fichée dans les veines de
[leurs mains]

Et leurs corps livides, prêts pour la putréfaction;
Par les coups de couteau furtifs au fond des ruelles
[malodorantes]
O, villes, villes, ramassés sans honte de déchets
[humains]

Je sais que je crèverai de vous avoir trop fréquentées...
Votre administration hypocrite se croit forcée de
[reconnaître]

Sur un bout de papier classé dans vos mairies
Ceux dont même la mère refuse l'existence
Et qui triment leur dégoût entre vos murs hostiles
Le long de vos trottoirs constellés de crachats...
Et vous, gens intégrés, qui êtes là chez vous
Je n'oublierai jamais le regard dédaigneux
Que vous lancez, une piécette comme alibi pour votre
[maigre conscience]

Aux jeunes chevelus qui jouent de la guitare,
Tapissent le sol souillé de tableaux colorés
Naïfs comme les rêves auxquels ils croient encore
Malgré la faim tenace qui tord leurs ventres creux
Je n'oublierai jamais les tronches couleur de betteraves
[avariées]

Des clochards et clochardes, unis par la misère
Malgré le vent, la pluie, les flics, les bien-pensants
Les tartuffes bien cachés sous leur costume de ville
Les passants gouailleurs et les enfants moqueurs
Ignorant la cruauté de l'innocence inconsciente...
Je n'oublierai jamais ces clochards frisonnants
Ivres de mauvais vin, serrés l'un contre l'autre
Dans la chaleur putride d'une bouche de métro
O, ville, ville, comment peut-on ne pas succomber
A ton haleine malade — odeurs de vomissements —
Bébés crevés dans les poubelles — égouts souillés
[du sang des femmes...]

Et toi, ma mère ! Comment as-tu pu être dupe
De ces ersatz d'amour qui boursouflèrent ton ventre
Et qui t'ont laissé seule, mariner dans ton sang
Ce sang, baptême des enfants importuns
Ce sang sanctifie leur non-existence
Ce sang enfin qui rejaillit sur les mères coupables
O ma mère ! Jamais je n'oublierai ton ultime trahison
Ce parâtre odieux que tu m'imposas quand j'étais sans
[défense]

Ma mère ! Seule ta mort parvint à me toucher...
D'abord tes seins rongés par le cancer qui t'emporta
Jour après jour, mois après mois, deux années de
[douleurs]
Pour en finir enfin, sourde, aveugle, squelette que la
[vie quitta sans regret...]

Je me souviens de ma seule et dernière visite
Dans la chambre ripolinée de ta lente agonie
Je me suis assis à ton chevet, gueulant dans ton regard
[vide une ultime tendresse]

A pas feutrés, l'infirmière-fantôme des agonisants
Referma derrière moi la porte de ta Mort
Chacun de mes appels demeura sans réponse
Chacune de mes larmes étaient vides de sens
Tu mourus comme tu vécus — inutile, et le sachant —
Acharnée cependant à donner un sens à tes actes
Ceux que tu acceptas — je parle de tes enfants !
Vivent intégrés — heureux ? — Je ne saurais le dire...
Quant à moi, dont la naissance te causa des regrets
Moi, dont tu cherchas toute ta vie à effacer l'existence
J'ai erré dans le monde la seringue à la main
Offrant à mes bras maigres la cruelle morsure
Des poisons voluptueux et des nuits de débauche
Couchant dans des lits sales dans les bras des putains
Célébrant de ma bouche le corps de mes amis
Et promenant ma langue autour du joyau d'ambre
De leur virilité consentante et sereine
Tous secrètement émus d'une passion si tendre
Qu'ils ne s'expliquaient pas...
(Je comprends ces jeunes filles de la Rome Antique
Qui s'agenouillaient devant ces phallus oints d'huiles
[rares...])

Amie ou ami d'un jour — que tu sois pute ou giron
Tu montes dans mon lit et recouvres ma chaire
Et tu fermes les yeux — les garde ainsi cousus...
Tu crées une étreinte et voici qu'on y succombe !
Vois donc ma chambre ; à la tête du lit
Il y a une shooteuse, des amphés fraîches pilées
Deux gélules de mescaline
Un shilum déjà prêt

Du hash pour une semaine
Un tube de yohimbine pour chasser la fatigue
De nos corps éternellement avides...
O, ville, ville que j'exècre
Il y a dans tes murs un ultime refuge
Dont la came efface la grisaille...
Alors les rues scintillent — le soleil joue sur le poil

Des chiens frileux
Des mendiants décatés
Des vagabonds sans feu ni lieu
Des clochards jouant les astronomes
A travers le cul de leurs bouteilles vides
Des flics débonnaies
Des C.R.S. non-violents (il est permis de rêver !)
Des junkies éclatés au coin des portes cochères
Des soleils pacifiques illuminant leurs cœurs

Le shilum dissipe sa fumée ; les visages s'estompent ;
La rue redevient promenade de vacances
La flicaille s'égaille ; les mémères à chien-chien
Lasses de traîner leur pauvre objet d'amour
Rentrent se terrer dans leurs niches sordides...
— Ma mère ! Jamais je n'honorerai ta triste mémoire !
Et tout ce que le monde compte de marginaux
M'a accueilli en frère sans poser de questions
J'ai partagé ma chambre et mon pain avec les travestis
J'ai toujours respecté leur rêve d'être femme
Elles ont joué avec mon corps, m'ont réchauffé sans
[honte...]

Le sang de ma mère est le sang de la ville, est le sang
[de ma jouissance !]

Et les hôpitaux ! Bastions des totalitarismes médicaux !
Prisons psychiatriques où crèvent chaque jour
Les idiots, les gâteux, les ivrognes
Que la société hypocrite cache au peuple pudibond !
Schizophrènes accomplissant leur ultime régression !
Prisons de ceux que les familles rejettent !
Où s'entassent, pêle-mêle, ceux que le monde a brisé !
Ceux qui refusent de suivre le rang !
Ah ! Vous êtes vite étiquetés !
Approche donc, schizophrène ! Viens ici, psychopathe !
Avance, mélancolique ! Hue donc, les maniaques !
Suivez-moi, neurasthéniques !
Personne pour vous tendre les bras
Personne pour vous aimer !
La tolérance n'est pas de ce monde...

Et toi, toi que j'ai rencontré dans cet enfer
Toi dont le désespoir est pourtant si curable
Toi qui te saoules pour échapper à leurs sarcasmes
Toi qui partouzes pour donner un sens à tes sens
Qui baise sans discernement pour donner un sens à
[ton corps]

Toi l'écorchée-vive, ma sœur d'esprit, maîtresse de
[corps]
Qui frémit et qui pleure sous mes baisers au goût de
[larmes]

Comment te demander de souffrir en silence ?
Tu es venue, avec tes yeux mouillés de tendresse
Toi dont je comprends les éloquentes silences
Pour toi, par toi, j'abandonnerai l'ordure où je me roule
L'odeur des garçons me semble sans épice
Quand je sens la cambrure de ton ventre contre mes
[reins]

Mais sais-tu, que tu aimes un vagabond
Qui, des années durant, s'est shooté dans les chiottes
Des immeubles cossus des quartiers respectables
Qui a vu crever de frêles filles aux bras pleins d'abcès
[purulents]

Dans les caves bourgeoises des mêmes immeubles
[respectables]

Qui a volé ses amis pour un peu de défonce
Qui a sodomisé des adolescents pour quelques billets
[de mille]

Qui a fait de son sexe une valeur monnayable
Qui s'est défoncé à mort
Pour pouvoir subir les gluantes caresses
Des vieux pédérastes syphilitiques ?
Qui a ficelé son ami à la colonne d'un lit à baldaquin
Dans sa chambre tendue de noir et d'écarlate
Qui a baisé sa femme sous ses yeux reconnaissants
Révulsés par une malsaine concupiscence ?
J'ai hébergé chez moi de petits giron arabes
Qui ouvrent leurs braguettes dans les toilettes des
[cinémas]

Pour la modique somme de dix francs frais craquant
J'ai caressé leurs corps pubères de perverse innocence
M'en voudras-tu ? J'ai voulu faire de l'abjection un Art ;
J'ai eu le tort de considérer comme naturel
Ces choses pour lesquelles le bon peuple se voile
[la face —]

Tout en y sacrifiant, bien caché, honteux et tristes... —
Pourquoi te confiais-tu tout cela ? Je sais que tu le sais
N'en souffre point ; les temps sont venus de la
[stabilité ;]

La promesse de ton amour m'a suffi pour que je jette
[mes seringues]
De l'égout dont elles n'auraient jamais dû sortir...
Maintenant il faut clore la confession...
De lui-même le passé s'exorcisera.

O ma ville, O ma mère ! Je vous dois tous mes
[fourvolements]

Pourquoi les renierais-je ?
Les institutions n'ont pu me briser. Pourquoi les
[craindrais-je ?]

Mère, ton bâtard crache sur ta mémoire
Ne compte pas sur ma piété filiale
Que tu n'as même pas su justifier
Aucun de tes enfants n'ira fleurir ta tombe
Car ton souvenir n'est que source de douleur et de
[frustration]

... Par les balayeurs nègres aux regards vides de la
[misère]

Par les chômeurs déambulant dans tes rues hostiles
Par les mendiants aux bras gangrenés
Qui agitent leurs moignons, implorant ta pitié
Par les junkies comme des soleils assis
Indifférents à ton spectacle à deux sous ;
Par ces murs souillés du sang d'innombrables passions
Par ces bars où s'effectuent de louches transactions
Par toutes ces souffrances inutiles et gratuites
Villes, villes de tous pays, qu'arpentent les désespérés
Vous ne serez jamais que folles fourmillières
Broyant les plus faibles, blessant les autres en secret
— Vous ne serez jamais qu'un refuge de fous —
Je n'oublierai jamais le corps livide de cette fille
Dont la vie s'enfuyait, sous l'œil sans âme de l'ampoule
[nue]

D'une cave sordide d'un immeuble désert
Tous ces hippies hagards, les bras ballants
La regardant crever avec un air absent...
Je n'oublierai jamais cette orgie de nos sens
Quand l'acide donnait un sens divin à nos accouple-
[ments]

Quand le temps n'était plus que prétexte à caresses
Quand nos corps n'étaient plus qu'un tourbillon sans
[fin...]

Tu as beau te cacher derrière tes théories
Tu as beau inventer de nouvelles morales
Tu seras prisonnier de tes instincts cachés
Et tu y cèderas comme d'autres l'ont fait...
O villes de crasse ! Dépotoirs psychiatriques !
Relents d'électrochocs ! Frustrations de vos culs !
Sinistres moralistes ! Censeurs malodorants !
Juges en mal-façon ! Psychiatres fascisants !
Mais laissez donc aller ceux que la Mort appela
Mais laissez-les donc aller ceux que la Mort appela
Au moins ceux-là sont libres de l'avoir désirée !
Et vous les sanctionnez de sortir de vos règles !
Et vous les bannissez car vous avez peur d'eux !
O toi qui crève !

Tes paroles sont superflues car je sens ce qui hante
[ton silence...]

Chacun de tes sourires vaut un acte d'amour
Chacune de tes larmes est un nectar amer
Qui poursuit très longtemps mes nuits de solitude...
La Mort est-elle seule réponse à ma vie ?
La souffrance est-elle notre éternel tribut ?
O vous qui pouvez, aidez-moi, je vous prie
O vous qui croyez à la vie et aux joies
Aidez-moi, je vous prie, à ne pas vouloir...
Crever.

(Ecrit au Centre « Lumière et liberté » ;
juin 1974),
Michel P. MARIE.

LE CERCLE

Tu étais dans le fauteuil
j'étais sur le divan
j'étais pour toi la feuille
je t'aimais bien pourtant.

Je te traçais une courbe
tu l'appelas Toni
eh bien, Toni cette courbe
c'est celle de la vie.

Et pendant qu'on disserte
tu me dis le premier
qui sera dans l'île déserte
aura son nom marqué.

Mais, quand on est un fourbe
et que l'on veut tricher
on s'enlise dans la bourbe
et l'on n'ose plus s'montrer.

J'étais en demi-cercle
mais tu n'as pas songé
que ton île déserte
était cercle fermé.

S'il existe une porte
moi seul je la détiens
fais donc la feuille morte
cela te va si bien.

MINI MAX.



DEFONCE ET REVOLUTION

C'est surtout à partir de 68 que des dizaines de milliers de mecs et de nanas ont commencé à se droguer en France. Face à un système implacable, fondé sur l'exploitation de l'homme par l'homme et sur un autoritarisme qu'on aurait cru d'un autre âge, nombre de jeunes se sont révoltés. Heureusement : enfin un peu de vie dans une société à moitié crevée.

Cette révolte tendait — et tend toujours — vers la libération : libération sexuelle, libération de l'oppression quotidienne dans les lycées, les universités, les casernes, les usines...

Face à cette poussée de la jeunesse libertaire, la réaction de la dictature gaulliste, du pouvoir UDR, a été brutale : matraquages, étouffements, expulsions, éliminations, répressions. Après avoir lutté pendant des années contre les différents bastions du système (armée, flics, CRS, tribunaux d'exception, ORTF : « Tous les soirs, la police vous parle », presse servile, godillots aux ordres d'un général sénile, patronat lancé dans la course au profit, etc.), une fraction de la jeunesse militante a estimé qu'il était inutile de poursuivre ce combat, tout au moins sous ses formes strictement politiques. Certains pensaient que la société actuelle, aussi pourrie soit-elle, conserverait ses structures hiérarchiques d'oppression, et qu'il était illusoire d'espérer la changer en profondeur. Même parmi les révolutionnaires, les gauchistes, les maos, les trotskystes, les situationnistes, les socialistes libertaires, les anars, ce courant de dégoût et de désillusionnement se créait.

C'est à ce moment que nombre de jeunes ont commencé à faire des expériences avec les substances appelées « drogues ». En fait, dès qu'on est accroché à quelque chose d'extérieur à soi, c'est une drogue. Pour certains, c'est la télé tous les soirs, le tiercé, la course au fric ou aux « honneurs », la bagnole, etc. Pour d'autres, c'est le shilum, le trip ou le fix.

Au début, c'était cool. Le joint ou le shilum. La musique super-planante. Mais, petit à petit, les drogues dures se sont ramenées : héro, morph, coco, S.T.P. et compagnie. Le gouvernement interdit obstinément les produits les plus mineurs, mettant ainsi dans le même sac le joint de mari et la shooteuse de cheval. Résultat : tout se retrouve dans le même circuit et quand le revendeur, le dealer du coin n'a plus d'herbe colomboise ou de hash libanais, il vend de l'héro. Oh, juste un petit sniff, pour commencer, en attendant le shoot...

Ce qui, au départ, avec les produits d'expansion de la conscience, avec les substances psychédéliques (L.S.D. 25, le fameux acide ; mesca, psilo, peyotl) faisait partie du mouvement de recherche, de libération, est devenu maintenant, pour beaucoup de mecs, un esclavage plutôt pesant. Quand on voit un junkie en manque, ou un mec qui s'écroule après s'être fixé aux « downers », y'a pas de problème, c'est vraiment pas la liberté ! Parfois, c'est super-dur : une taule aux murs de verre, « un hanneton dans un bocal », comme le dit un copain freaks.

Alors voilà, c'est pour filer un coup de main à ceux qui en ont ras-le-bol de ce « bocal », c'est pour aider ceux qui ont assez expérimenté les drogues vraiment dures et qui en ont assez, qu'on a créé la communauté « Lumière et Liberté ». Il y a un potager, cinq chèvres, et beaucoup de nature. Ceux qui le veulent pratiquent le raja yoga (Maharaj Ji). Et parfois, à vivre comme ça entre anciens défoncés, on ressent de bonnes vibrations d'amour. Et c'est le pied. Et ça veut dire quelque chose. Et c'est vraiment une nouvelle vie. Oh, on n'a rien inventé, non. On a juste écouté Dylan :

« Love is all there is,
it makes the world go round.
Love and only love,
it can't be denied. »

Enfin, on essaie de vivre ça, quoi...

Alain F. REVON,
GROUPE MARGE LIMOGES.

Rock'n'roll suicide

Ne t'est-il jamais arrivé de flipper, d'être mal dans ta peau, d'être toujours seul, de t'emmerder, de broyer du noir, d'avoir envie de te suicider, de crever dans ta tête ?

Ne t'est-il jamais arrivé d'être agressé, insulté, tabassé, écorché, frappé, étrié, brimé, opprimé, excédé, possédé, jugé, résigné, humilié, désespéré, paumé, angoissé, épuisé, exaspéré ?

Ne t'est-il jamais arrivé d'être écorché, de te mutiner, de t'insurger, de te venger, de te révolter, d'avoir la nausée, de vouloir tout casser, de hurler, de refuser ?

Ne t'est-il jamais arrivé de choisir ou de rechercher une solution miracle de facilité qui résoudrait tous tes problèmes (militantisme dans différentes organisations d'extrême-gauche, mysticisme fumeux, drogue, etc...). Solutions qui te font réintégrer d'une manière ou d'une autre notre mère société (il faut bien travailler dans les boîtes pour pouvoir magouiller ; tous les êtres humains sont frères et sœurs ; le monde est amour ; la drogue résout tous les problèmes grâce à la recherche intérieure et autres conneries du même genre) ?

Ne t'est-il jamais arrivé de vouloir faire la révolution, pas la léniniste bien sûr, mais l'autre, on serait presque tenté de dire la vraie.

Révolution dans les structures sociales (couple, famille, état, hiérarchie).

Révolution dans la sexualité (le mec n'étant plus le baiseur-oppresseur et la nana la baisée-opprimée, mais simplement deux êtres qui font l'amour, et qui prennent leur pied ensemble ; l'homosexualité, la bisexualité, et autres « perversions » pouvant librement s'exprimer sans honte et au grand jour).

Révolution dans la tête des mecs (une nana n'étant ni un objet, ni une roue de secours pour flipper possessif-égoïste).

Révolution dans la tête des nanas (un mec n'étant pas forcément un phalocrate, un baiseur ne pensant qu'à sa gueule, un protecteur du patriarcat. D'ailleurs, il y a beaucoup de mecs qui ne baisent pas ou très peu). Et puis, j'en ai marre du terme baiser. Moi je ne baise pas, je fais l'amour. Révolution du langage. Révolution dans les arts.

La révolution, c'est tout, partout, et tout de suite. Les réformistes et pseudo-révolutionnaires font de vagues promesses, de pieux mensonges, des compromis avec la bourgeoisie. Nous ne les supporterons plus. Je fais la révolution pour moi, pas pour les autres.

Je flippe, mais je veux flipper en faisant quelque chose. Toi aussi, tu flippes, le contraire m'étonnerait et pourtant qu'est-ce que tu fais ? ...Rien.

Au Larzac, cette année, tu étais cent mille (freaks, militants, marginaux) et tu t'es contenté de rester le cul par terre à écouter des discours ou à fumer du haschisch. Tu n'es qu'un mouton, et en ne faisant rien, tu m'empêches de me libérer, de faire ma révolution, donc tu m'opprimes au même titre que les bourgeois.

Tu n'as pas compris que ta solitude, ton désespoir, ton ennui, ton flip, c'est la société qui les fabrique avec ses tabous, ses lois, ses flics. Tu n'as pas compris que c'est la société qui t'empêche de communiquer et de vivre.

Si tu n'as pas compris cela. Tu n'as rien compris. Un de ces jours, bientôt peut-être, tu vas être réintégré, récupéré par la Société Travail - Famille - Patrie.

Merde. Réagis. Sinon, je vais crever. Tu vas crever. On va tous crever.

J'en ai marre de flipper. Pas toi ? Alors qu'attends-tu ?

Tu ne peux rien attendre des autres. Ils en sont au même point que toi.

Libérons nos corps et nos pensées, tous ensemble, des tabous et des conditionnements bourgeois.

Ne soyons plus des génies de l'inutile, des rois du shilum, des schizos de chambre de bonne.

Tu te sens seul,	Moi aussi.
Tu désespères,	Moi aussi.
Tu t'ennuies.	Moi aussi.
Tu flippes.	Moi aussi.
Tu crèves.	Moi aussi.

Alors viens, maintenant. Si tu le veux, on peut faire la révolution ensemble. On peut apprendre à se comprendre, à se découvrir, à s'aimer.

SOLITUDE, ENNUI, DESESPOIR, Y'EN A MARRE. MARGE OU CREVE.

Ecoute un air de Rock'n Roll...

JEAN.

Si tu veux agir au sein d'un groupe « MARGE » dans la région de Limoges, écris à Alain REVON, « Les Marseilles », 87220 Feytiat
Une précision : pas de hiérarchie, pas d'autoritarisme dans ce groupe libertaire.
« Mouvement Marge ».

INCOMMUNICABILITE

Au revoir. A bientôt.
On s'appelle. Tu vas bien ?
Ciao. A demain. Salut.
J'ai des trucs à faire.
Faut que j'y aille. Bon j'y vais.
See you later. Oublie pas.
Je passerai. On se verra.
On se retrouve. Je t'attendrai.
On viendra vous voir.
Merci beaucoup. C'est vraiment gentil.
Je penserai à vous.
Passe quand tu veux.

Alors là, je m'arrête
devant la terrasse pleine de cadavres.
Je sors mon revolver,
j'hurle : JE T'AIME
et je tire dans ma bouche.

Quelle horreur. C'est horrible.
Elle a flippé.
Quel romantisme petit-bourgeois.
Elle est folle.

Garçon, un demi !

Anne NAJNUDEL.

Congrès sur la Folie - Folie sur le Congrès

Le Congrès de Neurologie et de Psychiatrie de Langue Française s'est tenu, à Auxerre, au cours de la semaine du 9 au 15 septembre sur le thème : « Rôle et formation de l'infirmier psychiatrique ».

Vendredi 13 au matin, refusant que les psychiatres parlent à leur place, les infirmiers envahirent la salle, interrompirent les débats et firent eux-mêmes l'analyse de leur fonction. La majeure partie des psychiatres, n'ayant pas supporté cette atteinte à leurs privilèges (subventionnés par les laboratoires pharmaceutiques privés), désertèrent aussitôt le Congrès. Une minorité d'entre eux, les plus « libéraux », acceptèrent le dialogue et suivirent les infirmiers.

Nous avons été plusieurs des groupes Marge de Paris à intervenir pour dénoncer la machine de répression psychiatrique. Immédiatement, certains d'entre nous bombèrent sur le mur du centre où se tenait le Congrès, les inscriptions suivantes : « Psychiatres-flics serveurs de la bourgeoisie », « Nous ne voulons plus être des schizophrènes », etc. Se sentant débordés, les infirmiers demandèrent à leur service d'ordre d'expulser les indésirables. Mais de vives discussions s'engagèrent à l'extérieur, car nous refusions de vider les lieux et des remous s'étaient créés parmi les congressistes eux-mêmes.

Certes, c'est par erreur que les bombages avaient été effectués là : nous avions souillé non pas le mur du Congrès des élites, mais celui du sous-Congrès des sous-élites. Au fond, nous n'étions pas mécontents de cette méprise : la situation créée permettait de mieux cerner les contradictions des infirmiers. Les soignants, même s'ils se remettaient en question, avaient tout simplement oublié les principaux intéressés : les psychiatisés. Cet oubli est bien révélateur de l'état d'esprit de ceux qui prennent les soignés pour des objets non standards à faire passer en atelier de réparation.

L'après-midi, refusant « d'acquiescer les droits d'inscription » (40 balles par personne pour avoir le droit de parler !) et d'effacer les bombages du matin, certains d'entre nous surenchérent sur le mur d'en face : « Psychiatres — infirmiers : même tabac », etc.

En fin de journée, plusieurs ex-psychiatisés de Marge réussirent à s'infiltrer dans la salle en assemblée générale. Au cours de leur intervention, ils posèrent les questions de fond aux infirmiers : « Etes-vous dans le camp des oppresseurs ou dans celui de leurs victimes ? », « Cherchez-vous à faire reconnaître votre savoir thérapeutique et finalement à prendre la place des psychiatres, ou au contraire à démystifier le savoir, c'est-à-dire le pouvoir qui s'y rattache forcément dans nos systèmes ? »... Cette destruction passe par une lutte commune avec les psychiatisés.

Débordant l'analyse de « Gardes-Fous » : « Ce sont les travailleurs de la Santé mentale qui détruiront l'Asile et la Psychiatrie, non au travers d'une psychiatrie différente, mais en participant avec les autres travailleurs à la destruction de l'Etat bourgeois et de son appareil répressif », nous affirmons que c'est aux psychiatisés reconnus et aux internés en puissance (nous tous) de foutre en l'air l'Asile.

UN GROUPE MARGE DE PARIS.

PARLONS DE NOUS Pour faire crever de rage quelques-uns et même quelques-unes

Les copains me disent qu'ils aimeraient que je parle de moi. Bon, il me semblait que je ne faisais que ça, en parlant de féminisme, d'écologie, de révolution, de mutation. D'une génération où l'on m'a enseigné que « le moi est haïssable », je gardais la pudeur de la confiance directe. On me dit qu'il faut que je parle de moi ? Alors je veux bien, parce que ce sera vous parler de vous ; **De te fabula narratur**, disait mon prof de latin : c'est de toi qu'elle cause, la racontouse. Comment faire ? qu'elle cause, la racontouse. Comment faire ? point de rencontre, bien sûr : le sexe. Un pauvre salaud de phalocrate bourgeois dans son gros — trop gros — ouvrage sur les femmes, déclare que ça n'a pas changé, les femmes de lettres, en France : ça dit **je couche ou je ne couche pas**. (Parce que les zones de lettres, eux, oh ! quelle pudeur ! quelle fidélité au principe pascalien du moi-haïssable... quelle chaste plume !). Faisons donc quelque chose pour ce triste bêteux (je préfère bêteux à « con », comme injure mignonne). Parlant de moi, que voulez-vous que je vous dise ? Que j'ai cinquante-quatre ans. Que je couche toujours. Depuis trois ans avec un mec de vingt-quatre ans, oui, trente ans de plus que j'ai, comptez pas sur vos doigts. Que je ne l'entretiens pas. Qu'il est beau comme un dieu et pas con du tout. (Ni bêteux, mais bien pourvu). Que je ne suis ni belle, ni riche, ni élégante, ni sophistiquée : pas du tout la Léa d'un Chéri. Et encore moins sa mère. Plutôt sa sœur aînée, puisque toute relation sexuelle, quelle qu'elle soit, nous ramène à une réalité familiale, parentale, et que c'est bien fâcheux, mais qu'il y a des niveaux dans le fâcheux, et que la relation mère-fils en est le plus fâcheux. Enfin, que nous ne vivons pas en couple, que nous ne nous sommes jamais promis fidélité, que chacun est pourtant au centre de la vie de l'autre, que la complicité est le plus vrai dans l'amour et que la nôtre est chouette, qu'il est **bi-sexuel** — beaucoup plus que moi — et que c'est pour moi une raison de plus de l'aimer.

C'est bien simple : les hétéros pur jus, j'en ai dans mes meilleurs amis, mais ça fait plus de quinze ans que je ne **peux** plus coucher avec aucun d'eux ! C'est tellement la catastrophe de notre monde, cette institutionnalisation de l'hétérosexualité qui cimente la famille, la relation de pouvoir, le

sexisme, ce fut tellement ma catastrophe personnelle comme celle de la plupart des femmes de ma génération (celles de la montante sont plus averties), que je ne suis pas loin de penser : le meilleur de mon boulot d'écriture, c'est sans doute la part que j'ai consacrée à démystifier cette saloperie.

Je ne dis pas, attention, que l'hétérosexualité est une saloperie : ce serait aussi délirant que de le dire de l'homosexualité. Je dis que la mono-sexualité est une catastrophe, et que bien entendue elle est beaucoup plus hétéro qu'homme, pour des raisons sociales évidentes bien cimentées par le judéo-christianisme, comme la mono-énergie est une aberration (voyez la crise du pétrole, qu'on veut remplacer par l'énergie nucléaire, et pas question d'employer **plusieurs énergies**, ça décentraliserait), et la mono-culture une épouvante, qui ruine irrémédiablement les sols et prépare notre mort à cadence accélérée. Monothéisme, mono-énergie, mono-culture, mono-sexe... mutilation et mort partout.

Voyez à quel excès de délire on arrive : à l'intérieur même de la mono-sexualité hétéro, n'a-t-on pas voulu instaurer pour les femmes un mono-érotisme ? Etablir une hiérarchie entre orgasme clitoridien et orgasme vaginal ? Au profit du second, évidemment pour les mêmes raisons de procréation qui avaient déjà fait choisir, dans la bisexualité native l'hétérosexualité comme totalité unique ? Un seul Dieu tu adoreras ! Une seule semence tu sèmeras (voir le **Deutéronome**). D'un seul sexe te serviras... et d'une seule façon seulement, toi, la salope de vase de péché !

Pour une fois, le judéo-christianisme n'est pas à la base de cette dichotomie, même s'il l'a diffusée largement. Les conduites de haine et de peur de l'homme (mâle) à l'égard du clitoris se retrouvent plus particulièrement dans l'Islam (mais c'est aussi une religion monothéiste), et dans les sub-cultures animistes (excision dans les tribus africaines de culte fétichiste), partout où le sous-développement économique fait du patriarcalisme un machisme, comme il fait du simple conservateur un fasciste. Alors voilà que l'Occident, lui, a découvert un autre « monisme » : celui de l'âge. Il faudrait un seul âge pour aimer (Certes, je crois qu'aujourd'hui,

les Chinois de Mao vont plus loin encore dans ce sens...). Chez nous, les Occidentaux-Amerloques, ça correspond au mythe de la jeunesse, cause d'une telle angoisse, surtout chez les femmes. Au FHAR an 71, un des premiers tracts fut sur le thème : « Il n'y a ni sexe ni âge pour aimer ». C'était en faveur des mineurs, bien entendu ; mais les « largement majeurs » entendaient bien ne pas leur en laisser le privilège, et j'en étais.

C'est aussi une fameuse discrimination sexiste entre les mecs et nous. Si j'étais un mec de 54 ans qui avait une nana de 24, on me féliciterait : veillard, mais logique. On connaît la musique : les tempes argentées, etc... (Et le portefeuille argenté, donc). Si j'avoue carrément ma relation, on s'effare. On pense que mon mec n'est pas normal. Surtout quand on me voit sans appart', salon de beauté, grand coiffeur, bagnole : simplement sportive, bagarreuse, et pas complexée. Ce qui rassure, c'est qu'il soit bisexuel. Allons tout va bien : je suis la petite part de normalité d'un anormal. Bien sûr ! Et, bien sûr aussi, je vous emmerde.

Ma revanche : lire les affres des lectrices de la presse féminine, au premier cheveu blanc, à la première ride, à la première absence du Jules, à la première amitié particulière (oh là, là, combien !) du môme. Et les comparaisons avec l'anatomie des copines ! Et « ma vie est-elle finie », etc...

Si vous saviez, mes sœurs de ma génération, ce qu'on peut gagner à ne pas jouer !

« Qui perd sa vie la gagnera » : ça, c'est l'Evangile ? Pas grand rapport, le camarade Jésus, avec ce qu'on en a fait. Si seulement vous saviez ce qu'il a pu faire avec Marie-Madeleine ? Et avec Saint Jean ? (1).

Dans la série : « **Confidences au coin du feu d'une heureuse grand-mère** ».

(1) « Heureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté » ne signifie pas du tout : « heureux les pauvres d'esprit ». Seuls ces derniers ne subodorent pas l'innocence érotique, ou l'érotisme innocent de la chronique de ce crack. Mais ne me croyez pas croyante !

« J'ai rencontré Dieu : elle est lesbienne, noire et communiste » (A.N. Gréolais, **Antinorm**).

Homosexualité et Homophilie

« Le combat... des homosexuels pour leurs droits au plaisir. » (Déclaration du Mouvement Marge).

Les homosexuels, qui se sont acceptés tels qu'ils se sentent, ont droit à leur style de vie. Il s'agit d'un programme de vie infiniment plus vaste, plus profond qu'un simple plaisir sexuel passager. Cette recherche d'un style de vie n'a rien à voir avec le pédé des pissotières ni avec celui qui cueille son minet au seuil de je ne sais quel club ou bar.

Le terme « homosexualité » restreint les aspirations et les manifestations au seul sexe physique. Quand elle est assumée, l'homosexualité se joue au niveau de la sexualité avec ses caractères physiologiques ET ses caractères moraux, psychiques et intellectuels. Elle devient alors homophilie. Y intervient l'amour. L'homophile va s'attacher à un compagnon choisi et aimé, du même sexe que lui, pour construire un amour.

La seule façon de permettre à un homosexuel de se réaliser en tant qu'être humain, est certes, l'acceptation de lui-même, tel qu'il se reconnaît. Et, en corollaire, comme l'homme ne peut se réaliser sans amour, l'homophile acceptera, après l'avoir découverte, la nature spécifique de son amour. Sa tâche devient alors l'édification d'un amour homophile.

S'il parvient à s'accepter tel qu'il est, l'homophile évitera les tensions, les complexes et les déchirements de l'homme qui se joue la comédie. Il aboutira à la sérénité face à lui-même. Et c'est justement cette sérénité qui le rendra acceptable, malgré les préjugés, à tous ceux qui l'entourent. Rien ne force autant à l'estime et à l'effort de compréhension, que la sérénité de celui qui, par réflexion, voire par méditation, aboutit à une conviction personnelle dont il ne craint pas d'accepter toutes les conséquences. De par l'équilibre intérieur ainsi créé, l'être serein se manifeste sans ostentation ni bluff, parce qu'il reflète simplement ce qu'il a accepté d'être consciemment. La sérénité en impose toujours. Elle exprime la paix du cœur. Elle prouve que les tensions sont résorbées. Quoi de plus enviable ?

Fort de sa sérénité, l'homophile se marginalise généralement par rapport aux bars, dancings et clubs du genre spécialisé. Attitudes artificielles. Chasse au sexe. Marché des vedettes cotées à prix d'argent comme à la Bourse ou, comme jadis, au marché des esclaves. Là où le sexe devient

marchandise commerciale, l'homophile disparaît. La prostitution n'a jamais débouché sur l'amour. Des histoires de cul, tout au plus. L'homophile y répugne autant qu'un amoureux hétérophile ne tolère de réduire sa même à un jeu de fesses.

Dans le secret de sa personnalité, l'homophile découvre, malgré le tabou et les contraintes du système établi, les attraits pour celui qui manifeste les caractères physiologiques et psychiques semblables aux siens. Le même sexe provoque en lui le trouble émotif comparable à celui que provoque une jolie fille sur l'hétérophile. Et quand il a trouvé l'ami, que dans la plupart des cas il a cherché patiemment, souvent avec l'angoisse de ne le jamais trouver, il va expérimenter la plénitude que procure l'extase de l'amour.

D'une qualité supérieure à l'extase de l'orgasme isolé, cette extase concerne tout l'être dans ce qu'il a de plus noble et de plus humain. Les deux amis vont découvrir, au jour le jour de leur fidélité, qu'ils sont ces demi-dieux de Platon qui, s'étant trouvés, vont se compléter mutuellement. Tout être étant fait pour sortir de ses limites, l'extase couronne en quelque sorte la découverte de l'autre moitié.

Ce sont ces couples d'amis qui se sont imposés, d'un commun accord, les exigences de stabilité et de durée qu'exige la construction d'un grand amour. Ce sont généralement des couples discrets, vrais, sincères, quasi invisibles dans les lieux publics fréquentés par les vedettes de la « pédale » (excuse ce vilain mot !). Des êtres équilibrés, difficiles à distinguer, que ne sacrifient à rien de tout le carnaval du demi-monde de la prostitution, consommation du sexe. Souvent socialement engagés, car sensibles plus que d'autres aux souffrances intimes que peut provoquer la société par l'intransigeance de son système et par l'inflexibilité de sa mentalité. Plus aisément engagés, car ils disposent de plus de temps que l'homme marié qui est obligé de tenir compte de sa conjointe et de ses enfants.

En tout cas, l'homophile s'efforce de construire le bonheur de l'autre en construisant son propre bonheur. Sans partage, la vie demeure amputée. Cela est vrai pour tout être humain.

Le couple homophile ne peut être comparé en aucun cas au couple hétérophile, parce qu'il est d'une autre nature. Elle est absurde, la mentalité

qui veut à tout prix découvrir « celui qui fait la femme » ou « celle qui fait l'homme ». C'est ne rien comprendre au besoin qu'éprouve l'homophile à vivre avec un conjoint du même sexe ; non seulement pour s'adonner aux plaisirs du sexe organique, mais pour progresser dans un dépassement de soi dans l'amour.

Et, afin d'éviter tout racisme, pour prendre une position nettement antisexististe, notons que l'homophilie concerne aussi bien les hommes que les femmes. Il s'agit bien du couple formé par deux êtres du même sexe physiologique, hommes ou femmes, dont les corps n'ont été ni mutilés, ni trafiqués.

...En Belgique, sous l'influence de la Hollande, un travail de recherche considérable a été réalisé sur l'homophilie. Une action d'information a été menée. Surtout afin de rendre l'opinion publique plus tolérante envers les homosexuels. Des travaux se sont aussi développés à l'intérieur même du milieu. Ce qui manque aux homosexuels ? Des animateurs à penser (1), une spiritualité, des méthodes de vie dont ils pourraient s'inspirer, quand ils sont incapables de les inventer par eux-mêmes. L'information devient ici formation.

(1) Le terme « maître à penser » suggère une supériorité. L'animateur est celui qui, d'égal à égal, provoque la confrontation des idées. Cet échange suscite la découverte des facettes que, dans l'isolement, l'individu risque de ne pas entrevoir.

N.B. — Ce point de vue ne veut nullement s'imposer comme une doctrine. Il est celui que ressentent six couples heureux de vivre leur bonheur, dont ils connaissent le prix, le gratuit n'a pas de prix ! (A suivre : Homophilie et Institutions).

Jacques HAUMY.

Groupe Marge Anvers.

PERMANENCE « MARGE » :
TOUS LES APRES-MIDI
de 13 h 30 à 19 h 30
371, rue des Pyrénées
75020 PARIS

Abonnement : 10 numéros 20 F



Y'EN A MARRE

L'oppression du couple classique Famille-Patrie ou de la vie maritale, ça on connaît ou on commence à connaître. Tous, de la Ligue aux Anars, ont poussé leur gueulante en la dénonçant. Elle fait partie maintenant de l'une des cibles de l'engagement « gauchiste ». Mais dans la vie de tous les jours, chez ces gens qui sont à nos côtés dans la lutte, comment cela se traduit-il ?... « Libérez-vous petites camarades, on vous filera un coup de main ».

Y'en a marre de « Famille-Patrie », mais y'en a marre aussi de « libération sexuelle à tout prix » ; y'en a marre de baiser parce que ça fait « libéré » et pour vous faire plaisir, surtout. On a la pilule, alors tout est résolu. L'affection, la tendresse, de la merde tout ça, sentiment bourgeois camarade. Et si tu as le cafard, après, si tu te sens plus seule et plus paumée qu'avant, c'est que tu n'es pas dans la ligne politique.

Cette ligne politique est sensée être juste et donc avoir résolu tous tes problèmes. Au nom de l'anti-conformisme on nous i-moi-se des schémas vestimentaires, esthétiques, et si tu ne te sens pas bien dans des jeans crado et des treillis de « mecs », il te vaudra mieux les mettre quand même sinon tu auras peu de chances de te faire accepter et de trouver ta place dans le « groupe ». Pour cette place, il te faudra prendre aussi le rôle des « mecs » : opprimer tes sœurs qui ne sont pas assez politisées.

Si tu as envie de tendresse et d'amour, tu te verras taxée, selon le cas, de fille maternante ou possessive, ou d'adolescente n'ayant pas passé le cap. L'importance du corps de l'autre ?... Aucune importance, on n'est pas là pour perdre son temps. Du militant pur et dur toujours pressé qui fait ça en dix minutes à celui qui recherche les poses les plus compliquées, tu n'auras guère de chances de trouver un don réel.

C'est donc si difficile de réapprendre la tendresse, de donner la main, de savoir attendre un désir mutuel, de faire l'Amour, de ne pas se jeter l'un sur l'autre pour se consommer dans un combat où le vainqueur est toujours le même. Il ne s'agit pas de retomber dans la morale bourgeoise. En dix minutes on peut connaître quelqu'un, mais dix minutes ne sont pas un stade limite à ne pas dépasser, et rester avec un être plus de quinze jours n'engendre pas forcément l'ennui.

Parce qu'il faudrait peut-être se foutre dans la tête, une bonne fois pour toutes, que se donner ne veut pas dire forcément se faire posséder. Et que si nous rejetons le COUPLE avec tout ce qu'il a d'oppressif, ce n'est pas pour tomber dans des rapports complètement froids et hygiéniques. S'il est vrai que le couple engendre une aliénation insupportable, qu'il est impossible de développer une quelconque activité créatrice en restant d'une manière permanente avec un être, que l'aliénation du couple est sournoise, qu'il est impossible dans des rapports établis de laisser la place à une quelconque spontanéité, il est vrai aussi que cette nouvelle forme de rapports laisse aux « mecs » un pouvoir encore plus grand d'oppression. Par le biais du libre choix, il s'avère que ce libre choix s'opère à sens unique ; que nous sommes, nous femmes, à la merci du bon vouloir de celui qui choisit ou non d'être avec nous. Il s'avère que, dans un grou-

LES FLEURS DES CHAMPS

Dès la naissance, on est classé, dérivé, jugé laid ou beau, fortuné ou pas.

Plus tard, le poison est tellement violent qu'il nous détruit complètement.

Pourquoi parler de tout ceci, puisque cela a toujours existé ? Mais non, ce sont des idées, diront certaines personnes haut placées : un peu de vacances, et tout rentrera dans l'ordre... et grands mots et grandes phrases toutes faites glissent dans un ciel pourtant orageux.

Vous êtes capables, alors de quoi se plaindre ? Taisez-vous ! Compris ?

Se taire, oui un court instant. Mais il y a l'emmerdeur et l'emmerdé, l'opprimeur et l'opprimé... et on peut aller loin comme cela. Lorsque vous vous trouvez dans le second cas, votre affaire est faite ; et quelle affaire ! Celle de tout accepter sans rien dire, et avec un sourire s'il vous plaît ! Ce n'est plus possible ; le sourire se fige en une grimace qui donne envie de pleurer ou de rire, suivant la classe à laquelle vous appartenez.

Le clown, après son dernier tour de piste, retire le masque et là il faut jouer carte sur table.

Assez de cette ségrégation !

Assez de cette hypocrisie !

Toi tu es un homme et moi aussi !

Parlons franchement, malgré ton argent et tes habits dorés tu es comme moi, et le jour de ta mort dans ton joli cercueil de velours et moi dans le mien joint de quelques planches disjointes nous dormirons du même sommeil.

Et un jour, si tu donnes naissance à une fleur, ce sera peut-être une marguerite ou un coquelicot et moi peut-être un bleuet ou une pâquerette. Les humains qui cueilleront ces fleurs diront simplement : « Ce sont des fleurs des champs ».

PATOU.

AMOUR

Un mot qui ne veut pas dire grand-chose si ce n'est qu'un état psychologique particulier qui fait que l'on est plus porté sur un groupe (un ou plusieurs éléments) que sur un autre (ces éléments appartenant tous à un ensemble fini : ensemble des hommes, des femmes, des chiens, etc.). Ce groupe d'éléments sélectionnés occupe alors dans notre esprit une place particulière, exclusive et privilégiée qui élimine ce que l'on peut appeler un résidu rejeté par un choix subjectif souvent incontrôlé.

L'état d'amour est un état créé de toutes pièces, un état non naturel. C'est un état « besoin social », un élément de socialisation et dirais-je même un fascisme du sentiment d'universalité (même universel envers tous les êtres). Une société libre rejetterait l'amour unique et exclusif.

L'amour est un esclavage sentimental aussi vieux que le patriarcat. Il n'est qu'un prétexte à la haine (autre mot qui s'élimine de lui-même avec la libéralisation de la société) : je n'aime pas, donc je hais ou je suis indifférent. Il n'est qu'un prétexte à la guerre : amour patriotique, amour de la femme du voisin si celui-ci est un roi. Il n'est qu'un prétexte à la possession : MON AMOUR, MA MAISON, MA FEMME, MON CHIEN. Il n'est qu'un prétexte au racisme : amour de sa supériorité raciale. Il est une relation artificielle entre deux êtres, entre plusieurs êtres : on aime jusqu'à ce que cet amour soit remplacé par un autre tout aussi artificiel.

On ne peut nier la sympathie, la fraternité. Mais doit-on parler d'amour de l'autre quand un regard autre peut transformer cet amour en indifférence ou en haine.

On peut tuer par amour ? Où est donc alors cette particularité si puissante qui peut faire d'un être normal un assassin ?

On aime souvent ce que l'on nous a appris à aimer, on hait souvent ce que l'on nous a appris à haïr.

Robert A. GROZZ.

pe, la position de rejet, qu'affichent les « mecs » qui vivent ou ont des rapports avec nous, nous mettez dans une situation de dépendance intenable et que cette soi-disant indépendance ressemble plus à un refus d'assumer des situations.

Combien de « mecs » profitent d'une liaison stabilisante et sûre, mais ne l'assument plus au sein d'un groupe, jouant alors le jeu de l'HOMME seul et sans attaches ; nous faisant après, à la moindre protestation, le chantage à la rupture. Cela n'est pas très loin du mari enlevant son alliance pour « draguer » plus facilement à l'extérieur du cercle familial dont il est le maître. Et en plus, dans la plupart des cas, ils nous font assister à leur petit jeu sans rien dire. Il faudrait presque les encourager. Dans ces situations, la complicité des « mecs » joue à nouveau, et quand nous refusons cette attitude, les premiers mots qui nous sont répondus sont : possession et aliénation. De quelle aliénation est-il question ? Celle qui consiste à se servir des femmes tant que cela apporte une sécurité pour les rejeter ensuite quand elles deviennent gênantes ! Celle-là n'est pas nouvelle, elle existe depuis des siècles. Et notre soi-disant possession, elle est seulement la traduction du refus d'être une fois encore considérées comme des objets sexuels. Assumer une situation n'est pas une aliénation, mais peut-être un premier pas vers une remise en cause de cette situation si elle s'avère intolérable. Ce n'est pas par la fuite et le jeu que l'on résout les problèmes.

Et vous les « mecs », ne croyez-vous pas que vous auriez beaucoup à gagner si vous écoutiez un peu les autres ? Ceux qui sont en face de vous, celui-ci ou celle-là que vous désirez et qui a un autre « moi », une autre vision du monde et des choses ? Que faire l'Amour serait plus chouette s'il se passait aussi autre chose en même temps ? Si, de temps en temps, vous laissiez au vestiaire votre anticonformisme, votre ligne politique et vos préjugés ? Bien sûr, vous seriez peut-être moins sûrs de vous, votre virilité en prendrait un coup. Ne croyez-vous pas que vous auriez beaucoup à gagner à dire de temps en temps que vous êtes seuls, que vous avez peur comme nous de vous faire posséder, que vous trimballez derrière vous des siècles d'aliénation, et que parfois un peu de tendresse, ça ne fait pas de mal ? Il vous serait plus difficile après de dire que vous possédez la vérité... révolutionnaire bien entendu. Si vous reconnaissiez de temps en temps que, vous aussi, vous êtes des phalocrates comme nous sommes aujourd'hui des opprimés, peut-être aurions-nous plus de chances de nous en sortir ensemble.

Tant que l'on ne sera pas décidé à se remettre en question vraiment, dans l'ensemble de nos rapports et de manière individuelle, le grand soir, il n'est pas pour demain. Il serait temps de vivre selon ses désirs, mais peut-être aussi de savoir ce qui les motive.

Travail - Famille - Patrie : y'en a marre. Militantisme pur et dur, libération obligatoire et selon des schémas bien définis, baise à tout prix : y'en a marre aussi : et ce, surtout venant de gens qui sont sensés avoir eu une prise de conscience, mais qui ont oublié d'être des individus. ELSA.

La Lozère : Un paradis perdu qui peut être retrouvé

Quelques marginaux désirent essayer de changer quelque chose dans une région occitane déshéritée (encore plus sous-développée que les autres) : la Lozère. Une région « réac » au possible dont la vie est dominée par des anciens de l'O.A.S. réfugiés ici comme les nazis en Amérique du Sud, par la famille de Giscard avec ses comtes et ses vicomtes installés dans de très nombreux châteaux (La Baume, La Caze...), par les curés de village et les notables bourgeois fascisants. Bref, une région où le pouvoir se permet ce qu'ailleurs l'opinion publique, la réaction populaire empêcherait. Un exemple flagrant : la prison de Mende, la prison des prisons, le super-bagne qui, après avoir été obligé de quitter la ville de Beaune sous la pression de la population locale, est venu s'installer en Lozère où elle est entourée de la bienveillance des notables fascistes. Ce n'est pas par hasard si, fait unique en France, les principales industries de la Lozère sont des prisons de débilés : les fameux I.M.P.

La Lozère est aussi, par son aspect désertique, une terre de prédilection pour les marginaux. Nous y sommes nombreux, mais dispersés et sans liens entre nous. Si l'arrivée de marginaux continue et si la création de liens entre eux se fait au maximum (rôle de Marge), il nous sera possible de servir de détonateur auprès des populations.

Il faut nettoyer la Lozère en ôtant au peuple la crainte qu'il a des notables, en démystifiant la religion, en libérant les gens de l'emprise d'un gouvernement qui expose en toute impunité ses camps d'extermination de débilés et de prisonniers.

Marginaux, nous ne pouvons exister en Lozère qu'en luttant contre les structures écrasantes et en résistant aux pressions dont nous sommes l'objet quotidiennement. Sans cette lutte permanente, nous ne pourrions exister, car nous serons isolés, ignorés... morts-vivants : résultat tout à fait opposé à ce que nous cherchons dans la marginalité.

En Lozère comme ailleurs, mais plus encore ici à cause de la mentalité de toute une population écrasée, une communauté, si elle veut faire avancer les choses et essayer de changer ce monde pourri, doit avoir une action extérieure très vive. Une communauté repliée sur elle-même, c'est la négation du marginalisme. Sans action réelle auprès des gens, la communauté c'est l'expression la plus élaborée actuellement d'une attitude bourgeoise consistant à vivre peinarde sur terre et à se foutre de ce qui nous entoure, c'est accepter l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est la démerde individuelle (même s'il s'agit d'un groupe). C'est une attitude vaine, une révolte négative qui ne sert que son petit intérêt personnel, sauf de rares exceptions.

Au contraire, le marginal doit servir de détonateur auprès des gens, il se doit d'être à la pointe des luttes, de faire prendre conscience aux hommes de la valeur de leur imagination. Il ne doit pas hésiter à faire exploser une situation intenable.

TOUT DOIT ETRE DETRUIT,

RIEN N'EXISTE, TOUT RESTE A FAIRE.

Jean-Claude JOUVE, Colette PALMADE.

Yvan GARREL, Joseph FALLICU, Martine GHIONO.
Groupe Marge Lozère.

CHILI

Salut les traîne-savates !

C'est vraiment dégueulasse ce système. Tout augmente, les loirs de même. Alors, le 14 septembre, pour combler le vide grandissant, nous sommes allés traîner nos pompes (funèbres) du côté de la Bastoche. Il y avait, paraît-il, un voyage organisé, mais sur la place nous nous sommes rendus compte que nous étions encore faits dupes : c'était un enterrement.

Est-ce que les larmes de crocodile et les bonnes actions déculpabilisantes de « solidarité » sont un danger réel pour Pinocchio-hochet et ses souteneurs yankees ? D'ailleurs, c'est une mystification. Marcher pour Allende ou Pinochet, c'est toujours marcher pour le Capital. L'expérience chilienne était dès le départ vouée à l'échec, car de quel échec s'agit-il ?... encore de l'échec d'une forme du Capital. Ce système sait s'accommoder à toutes les sauces : « mettre Franco-Mao-Pompidou-Castro... y ajouter un peu de démagogie, une pincée d'idéologie, un soupçon de connerie ; mélanger et faire cuire à petit feu et faire revenir... : toujours la même chose. »

... Seule la détermination totale, quotidienne et lucide permettra d'en finir avec toute aliénation où qu'elle soit.

(A suivre : un article de fond sur le Chili.)
Des réfugiés parisiens.

Pression-répression sur « Marge »

Suite à la révolte dans les prisons et aux attentats commis contre les locaux de l'administration pénitentiaire, nos copains Serge LIVROZET et gerald DITMAR ont été interpellés chez eux, ce dernier étant en voyage, les autorités exigèrent que le père de Gerald se rende avec eux au Quai des Orfèvres afin de répondre à un certain nombre de questions concernant les activités politiques de son fils.

Devant cette saloperie, le Mouvement Marge dénonce énergiquement de telles méthodes fascistes et la surveillance organisée et généralisée dont il est l'objet depuis sa fondation et qui s'exerce en permanence sur la plupart de ses « partisans ».

« Mouvement Marge ».

Essai de réactualisation libertaire

Les luttes qui s'affirment tant en France qu'à l'échelle du monde capitaliste présentent un aspect déterminant quant à l'orientation du prolétariat. Les conjonctures économiques (crise de l'énergie, pollution, hyper-développement du secteur tertiaire, automation planifiée...) rencontrent, sur un même terrain de lutte, des exigences « existentielles » impératives (liberté de la femme, éducation, écologie, mouvements de minorités nationales, lutte des immigrés, condition de vie et de travail...).

A travers les analyses des diverses formes sous lesquelles ces luttes se sont manifestées, il apparaît que, pour la première fois dans l'histoire du mouvement ouvrier, sa conscience critique (appliquée aux formes qui lui étaient jusqu'ici traditionnelles en matière de lutte) coïncide avec les données théoriques libertaires.

La question qui se pose aujourd'hui est de savoir si nous pouvons et voulons assumer ce rôle d'éducateur et de révélateur face aux exigences du moment. Pouvons-nous, logiquement, réévaluer la formulation des thèmes anarchistes en termes compréhensibles pour le niveau de conscience des masses ?

A l'heure où les mots : autogestion, antimilitarisme, liberté sexuelle, sont dans toutes les têtes et sur toutes les lèvres, suffit-il de dire (comme nos camarades de la F.A.) : « Nous étions des précurseurs, vous voyez qu'on avait raison » ?

Je pense qu'un anarchiste, qu'un révolutionnaire conséquent ne saurait se contenter d'un tel vote d'auto-satisfaction. Au contraire, face aux tentatives de détournement, de falsification des thèses libertaires, une explication concrète, précise s'impose.

La définition concrète de l'« avant-garde » actuelle, sur laquelle l'ensemble de notre groupe est d'accord, est que celle-ci est l'ensemble des travailleurs (ouvriers, paysans, employés, intellectuels) conscients de la nature du capitalisme et du stalinisme comme systèmes d'exploitation et refusant de soutenir l'un ou l'autre par leur action. Il est certain que, plus profondément encore (et en particulier à travers la critique des mouvements autoritaires : trotskistes, maoïstes...), ces ouvriers remettent en question l'ensemble des problèmes concernant à la fois les buts et les moyens de la lutte de classe.

La lutte du prolétariat n'est pas simplement une lutte contre des ennemis extérieurs — les capitalistes et les bureaucrates — c'est tout autant et encore plus une lutte du prolétariat contre lui-même, une lutte de la conscience, de la solidarité, de la créativité, contre la mystification, le découragement, l'individualisme que le système suscite toujours au cœur des ouvriers. La bureaucratie n'est pas tombée du ciel, ni purement et simplement « imposée » au prolétariat par le fonctionnement abstrait de l'économie capitaliste. Elle a également surgi de l'activité propre du prolétariat, des problèmes qu'il a rencontrés sur la voie de son organisation, du fait qu'à une certaine période de son histoire, il n'a pu résoudre ces problèmes qu'en « déléguant » les fonctions de direction à une couche spécifique de dirigeants.

C'est pourquoi, la seule critique valable de la bu-

reaucratie est celle qui résulte de la tendance des ouvriers à s'organiser et à se diriger eux-mêmes. C'est cette dynamique qui s'exprime à travers les diverses luttes engagées depuis 1968 (et dont on peut déceler les prémices dès les années 50 !) : lutte des femmes (M.L.F., M.L.A.C.), éducation (écoles et crèches parallèles), les grèves exemplaires de LIP, des banques, de Pédernac, les mécaniciens de Lorient, lutte des immigrés, intensification du combat anti-militariste (objecteurs, insoumis, déserteurs, sans cesse plus nombreux), écologie et chaque jour qui passe voit s'allonger la liste des combattants prolétaires anti-capitalistes et anti-autoritaires. L'idée même d'autogestion : de conseils ouvriers, de comités de lutte se répand avec la vitesse du flot révolutionnaire montant. Il nous appartient, à nous communistes libertaires, d'occuper pleinement ce terrain qui fut et doit toujours demeurer le nôtre. Les résolutions adoptées par la Fédération Anarchiste au XXIX^e Congrès et la motion de stratégie préconisée par l'O.R.A. se rejoignent pour former une base solide quant aux perspectives et tâches. Notre travail de groupe doit refléter la progression et l'évolution des idées exprimées par la classe ouvrière.

Les perspectives de lutte pour le pouvoir s'articulent désormais autour de la remise en cause de la hiérarchie, de la rupture entre dirigeants et exécutants. Les problèmes d'organisation et de coordination des luttes sont posés au sein de la classe ouvrière elle-même et échappent aux formulations programmatiques classiques. L'avant-garde ouvrière et paysanne qui remet en question les appareils bureaucratiques a dépassé les termes cités si fréquemment : collectivisation des moyens de production ; à travail égal salaire égal ; construction de l'Etat socialiste, etc... En fait, l'acquis des luttes ouvrières consiste en l'assimilation critique des schémas marxiste-léninistes, étude des diverses manifestations historiques se réclamant de ces schémas : U.R.S.S., Chine, Cuba. Son étude critique n'a pas non plus laissé de côté les expériences « marginales » (Yougoslavie, Algérie) ou celles qui ont avorté pour des causes historiques précises (Commune, Makhno, Espagne).

Le dépassement de cet acquis et des formes de lutte s'y rattachant historiquement est évident de par la manière dont le prolétariat expose aujourd'hui ses revendications :

- Produire, pourquoi ?
- Produire, quoi ?
- Abolition du salariat.
- Refus de gérer la pénurie et les carences du système.
- Interiorisation de la démarche dirigeants-exécutants.
- Changer la vie.

La cohérence de notre progression théorique et pratique dépend aujourd'hui de notre capacité, en tant que communistes libertaires, à comprendre et assimiler cet acquis de la classe afin qu'il y ait une démarche semblable par celle-ci grâce à son assimilation/intégration, en retour, du projet révolutionnaire.

Groupe Marge Durruti d'Angoulême.

Deux points de mire sur l'Armée

LE CHANT DU DEPART !

L'appel des « Cent », qui n'est qu'un chuchotement revendicatif de miettes armées du Capital, a regroupé 3 000 signatures. Aucun ramassis de gribouillages n'a jamais pu exprimer les désirs des individus à l'Armée comme ailleurs. Y'en a marre des améliorations de la misère.

La libération de l'être se prend par l'insoumission totale et collective. Donc, le seul appel que nous faisons aux futurs appelés, c'est de ne pas y aller, aux bidasses d'en sortir. L'Armée, ce n'est pas seulement faire le guignol avec un fusil, c'est la transformation inconsciente qui, elle, est beaucoup plus sournoise, c'est le « Cé.a.pé » de la soumission totale.

Après la Famille, l'Ecole, l'Armée boucle le cercle. Le bonhomme peut devenir le bon ouvrier ou employé, soumis ou syndiqué, « luttant » pour son bifteck, néanmoins heureux père de famille oppresseur et respecté de sa concierge. La révolte des bidasses de Draguignan, c'est bien, mais ils sont retournés à la caserne et maintenant ils trinquent. Sortir de la caserne pour aller dans la rue, c'est bien, mais après, si on n'est pas maso', il vaut mieux changer d'air.

Vercingétorix — Alésia — Mouton-Duvernety.

TOUJOURS L'ARMEE

Une nouvelle phase de luttes s'esquisse dans le contingent... Après l'appel des « Cent » (qui n'est pourtant pas un appel à la révolution), lequel regroupe maintenant près de 3 000 signatures, le contingent commence à manifester publiquement dans la rue afin que tout le monde se sente concerné...

C'est ce qui s'est passé à Draguignan, le mardi 10 septembre, où 200 appelés du 19^e régiment d'Artillerie dénonçaient le racisme à l'intérieur de leur caserne et exigeaient la reconnaissance de droits élémentaires...

Remarquons que cette action est exemplaire et qu'elle fera date dans « l'histoire militaire française ». Certains croyaient peut-être que l'armée était républicaine, non raciste, juste, égalitaire... C'est par des actions de ce genre que commence à percer une contre-information importante et la hiérarchie militaire ne s'y trompe pas...

La répression commence à frapper, la Sécurité Militaire enquête, les généraux s'affolent et s'interrogent !

OU QUE NOUS SOYONS, NOTRE SOLIDARITE DOIT ETRE EFFECTIVE !

SOLIDARITE AVEC CEUX QUI LUTTENT CONTRE L'ARMEE, DEDANS ET DEHORS,

APPELES ET INSOUIS, DESERTEURS ET « CIVILS », CONTRE L'ARMEE,

PRINCIPAL SOUTIEN DU CAPITALISME PRIVE ET ETATIQUE !

Philippe.

Pourriture de Justice

— Attendu que l'institution Justice est en elle-même une injustice.

— Attendu que dans notre monde tout est injustice, car rien n'est vrai, tout est permis.

— Attendu que la Justice n'est qu'un règlement de compte avec les mêmes qui s'en tirent à bon compte et les mêmes qui sont laissés pour compte.

— Attendu que nous avons décidé de juger les juges, qu'ils soient enrobés ou dérobés, toqués ou détoqués, en manchettes ou en chaussettes.

— Attendu que nous avons été, que nous sommes et que nous serons en prison jusqu'à la déconfiture totale des Etats.

— Attendu que la Justice n'est que l'excrément du refoulement.

— Attendu que la Justice n'est que l'exorcisme d'une société qui a peur d'elle-même et qui a besoin de se rassurer.

— Attendu qu'elle va avoir peur pour quelque chose parce que les prisons, les asiles, les casernes, les écoles, les usines vont s'ouvrir et tous les accusés, ces incarnations de sa mauvaise conscience, vont lui retomber sur la gueule.

Nous, ci-devant prévenus,

nous annonçons par derrière :

**TOUS AVEC SERGE LIVROZET,
LA COMMUNE A COLMAR !**

MARGE.